

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 8

Artikel: L'argent ne fait pas le bonheur
Autor: Ribaux, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218604>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LETTRE DE LA MI-FÉVRIER

LA grande guerre nous a plongés dans un malaise général qui ne se calme ; une atmosphère difficile à définir ; c'est guère et il semble que partout les gens courent de ci, de là, cherchant un point d'appui moral d'où l'existence leur paraîtrait redevenue plus stable et plus rassurante.

Notre jeunesse actuelle a vécu la partie de son enfance, la plus intéressante, celle où les impressions se fixent, où le jugement se forme, sous ce ciel orageux : les communiqués absorbaient une bonne part des conversations ; les restrictions sont venues avec leur contingent de soucis matériels et terre à terre, si l'on veut, mais soucis éternels, dans nos villes surtout.

A ces jeunes intelligences qui s'ouvriraient à la vie, qu'a-t-on pu offrir, cinq années durant, outre ces préoccupations, que des récits de larmes de feu et de sang ?

Enfin, sont venues les années d'après-guerre où ces mêmes enfants n'ont pu ignorer les luttes plus surnoises mais tout aussi angoissantes des pourparlers de la paix. Et l'on déplore aujourd'hui que cette jeunesse soit avide de mouvement, de sport, de distractions. On la dit légère, insouciant, frivole. On la dit matérialiste.

Si elle a lu comme je le dis plus haut, les récits de larmes, de feu et de sang, elle a lu aussi, les récits héroïques qui sont l'avère — je dis bien l'avère — de cette chose formidable qu'on appelle une calamité, le fléau de Dieu, et qui est la guerre ; la jeunesse a senti l'émotion l'étreindre, elle a senti ses yeux se mouiller, elle a pleuré sur des récits de courage, de sang-froid, de sacrifices de la vie, ou même tout simplement de sacrifices de toutes ces choses qui sont les nécessités de l'existence normale : l'abri chaud et sec contre les intempéries, la boisson rafraîchissante pour étancher la soif, la nourriture qui reconforte et assouvit la faim. Tous sacrifices joyeusement consentis, stoïquement supportés, actes journaliers d'abnégation, d'entre-aide, de support où le camarade partage avec son camarade, tout naturellement parce qu'on lutte et qu'on souffre ensemble.

Il faut pourtant croire que ce qui parle aux aspirations les plus nobles de l'âme a été entendu par notre jeunesse. N'assistons-nous pas aujourd'hui à cet acte très large du mouvement de la jeunesse suisse romande qui adopte les enfants de la ville de Nuremberg, souffrant d'une détresse lamentable.

Nuremberg. Ce nom n'éveille-t-il pas dans les souvenirs aujourd'hui lointains d'une génération qui n'a connu que les jours ensoleillés de la paix, la vue des jouets de Nuremberg qui ont charmé notre enfance ?

Petites maisons, quasi uniformes, en dépit de leurs murs peints en couleurs vives, variées ; sapins se dressant sur leur rondelle verte ; ber-

gers et bergères, raides, solennels, dont nous scrutons en vain, le visage minuscule et sombre...
Mme David Perret.

La seule raison. — Elle, timidement. — Comment se fait-il, Louis, que vous n'ayez jamais songé sérieusement à vous marier ?

Lui. — J'y ai toujours songé très sérieusement... Voilà pourquoi je suis demeuré célibataire.

Mendicité. — Le mendiant. — Monsieur serait bien bon de me donner un morceau d'étoffe, à seule fin que je puisse raccommoder mes pantalons.

— Volontiers. Combien vous en faut-il ?

— Oh voilà ! peut-être un assez grand morceau.

— Eh bien ! que vous reste-t-il de l'ancien ?

— Il me reste la martingale et un bouton, que je pourrai peut-être utiliser en le retournant.



MONSU LO DZUDZO

ETANT dou bon vilhio michounéro, que l'avant fé lo tor dâo mondo et que l'avant coudhi recordâ lè sauvâdzo po l'ao z'apprendre la Biblia. Ti lè dou étant dâi bravo coo et on arâi pu l'ao bailli lo bon Dieu sein confêchon, quemet on dit. On coup, ie sè recontrant dein on velâdzo de per tsi no. L'avant fini quasu l'ao vya et volîavânt pe rein mè repariti po lè sauvâdzo. Dêvesâvânt dinse :

— Eh bin, vâi ! que desâi lo premi, i'é bin voyâdzi, mâ ne m'ein è jamé arrevâ de iena quemet l'autr'hi, que i'ein su oncora tot rovilleint de vergogne.

— Mâ, quaise-té, mon pouïro Djan-Isaa. Que t'é-te arrevâ ?

— I'é vu onn'affère de la mêtsance.

— A-to vu lo diâbllo ?

— Oh ! l'é bin pi que tot cein.

— E-te pâo-t'ître que lo Juda l'Isariote sarâi revegnâi ?

— Na, n'êtâi pas on Juda, mâ bin pi.

— Te mè fâ pouâire. Dis-mè tè cousin, mon pouïro Djan-Isaa. No sein ti lè dou dâi vilhio valet et no pouâin tot no dere. Que lâi a-te ?

— Eh bin, vaité. L'autro demâ, i'avé fam de vère Monsu lo dzudzo po dâi taquenisse que volîâvo lâi dere. Ie vé dan à son ottô, m'ein vé verounâ per tot, min de dzudzo, nion po mè répondre. Dein la lâie, nion ! à la cousena, rein que dâi mermite ; âo pâilo derrâi, rein que lo tsat que sè veillive que lè tserdegnolet n'aulant pas sailli de l'ao dzéba ; âo pâilo devant, atant de dzein que de resin apri vèinènde. Nion cé, min de Monsu la dzudzo. M'allâvo reveri quand, ein passeint vè onna porta, i'é vu que l'êtâi eintrebêcha. Et dein clli pâilo, on oïssâi quemet onna brison de matâire qu'on trevougne avoué lè dâi. — Tè ! que me su sondzi, dusse lâi avâi quie dedein onna cosandâire. Mè faut lâi démandâ se sâ io l'é Monsu lo dzudzo. I'é dan tsampâ lo lan et su eintrâ. Euh ! quinna vergogne i'é z'u ! quinna vergogne po on vilhio valet quemet mè. I'é vu... n'ein revigno pas, i'ein su oncora tot étourlo... i'é vu...

— Te mè fâ pouâire ! Lo vaudâi ?

— Bin pi, por mè. Peinsâ-tè vâi ! I'é vu onna galéza damusalla, tota nuva quemet on bouibo que vint d'ître fé, mâ bin pllie galé... et que tsandzive de tsemise.

— Quaise-té !

— L'é dinse. Et que mè su trovâ tant motset que su restâ tot ébaubi, lè brè su lè cousse, lo mor âovert et lè get asse grand que dâi falot de pouste, sein avâi lo corâdzo de m'ein allâ.

— Et la damusalla ?

— L'a ètà oncora pe suprassa que mè, tant que l'a lâissi tsesi sa tsemise et s'é catcha... lè get avoué lè duve man. Que l'êtâi galéza dinse : onna pi asse bliantse que clliâo tchevrette sein tatse qu'on vâi pè lè montagne ; dâi djoûte avoué onna pi quemet dâi pomme rambou, avoué on coup de sêlâo dessus, et pu... tot lo resto.

— Ma ! ma ! on vilhio valet quemet tè !

— Heuresameint que n'é pas perdu la tita et que iè n'é pas ètà tant tatipotse.

— Qu'a-to fé ?

— I'é tré mon tsapi. I'é fé onna galéza reveince et i'é de dinse :

— Estiusa-mè bin, Madamusalla, ite-vo pâo-t'ître Monsu lo dzudzo ?... Marc à Louis.

Entre amies. — Je t'assure, chère amie, que tu ne devais pas l'épouser. C'est un homme tellement supérieur, que je crains que...

— En effet, ma chère, je devais suivre ton conseil. Tu es beaucoup plus âgée que moi, que c'est presque un conseil de maman que tu m'as donné.

La meilleure preuve. — Je parierais que ce mariage est nouvellement marié.

— Et qui te fait croire cela ?

— C'est lui qui fait tout le travail dans l'appartement.

L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR

MORSQUE je sortis des rangs des demoiselles pour entrer dans ceux des dames, ce n'est pas le souci de l'avenir qui eut le pouvoir de m'inquiéter.

— Aurions-nous du pain sur la table ? N'en aurions-nous pas ? autant de questions oiseuses, alors qu'une seule pouvait nous intéresser. Il nous suffisait de savoir que nous étions deux sous la voûte des cieux !

Il y avait peut-être encore d'autres habitants sur la terre ; c'était sans importance !

Par contre nous étions en relations suivies avec la lune et les étoiles avec les oiseaux qui chantaient dans les bois en bâtissant leurs nids ; avec l'ombre des sapins et des hêtres ; et particulièrement avec les fleurs des forêts et des champs. Mais parmi ces fleurs il en était une que nous préférons : elle n'appartenait qu'à nous ; elle ne recevait d'autres soins que les nôtres et nous la cachions si bien que personne n'eût pu voir, ni respirer ses corolles embaumées.

Cette plante chérie était notre Amour, — notre unique fortune ! — Aussi avec de pareilles finances, il nous arriva parfois de remarquer que notre garde-manger était mal pourvu ; que s'il y avait du pain, le beurre manquait pour mettre dessus et que le saindoux lui-même faisait défaut, juste au moment où il eût dû se trouver là pour engraisser la soupe.

- Mal, pire encore, notre secrétaire neuf se trouva maintes fois sans la moindre monnaie dans ses jolis tiroirs. En riant aux larmes, nous avions trouvée une bonne idée pour ce dernier cas : lorsque l'argent manquait, nous glissions la clef du bureau dans la poche de mon mari et si quelque importun se fût avisé de recourir à notre caisse, j'eusse pu sans remords de conscience répondre : « passez un autre jour ; mon mari a la clef avec lui ! »

Oui, les provisions manquaient, et je le constatais une fois de plus un jour où, chantant ma plus gaie chanson, j'aperçus une petite souris qui se promenait tristement en explorant le garde-manger.

Je fus touchée par la mélancolie de ses deux petits yeux noirs, dont le brillant de la prospérité avait disparu. Elle avait l'air d'être si abattue par l'état actuel de nos vivres, qu'elle ne se sauva même pas en m'apercevant.

Voulant essayer de lui remonter le moral, je lui dis avec gentillesse :

— Ne te laisse donc pas ainsi aller au découragement : si nous n'avons pas grand-chose aujourd'hui, le saindoux reviendra ; le beurre aussi ! Et puis tu trouveras bientôt un gentil compagnon qui égalera ton cœur, n'aurait-il que quelques miettes de pain à te donner. Alors, les deux ensemble, vous pouvez répéter avec le poète ce que nous disons aussi :

*Si vous saviez combien, pour être heureux
Il nous faut peu !
Pas de salons, mais les sapins ombreux
Et le ciel bleu !*

Dès lors les jours ont passé ; et dans notre garde-manger il y a des provisions en suffisance. Les bois que nous aimons ont continué à grandir : les lilas et les roses ont fleuri plus d'une fois dans les jardins ; les bluets et les boutons d'or dans les prés.

Seule, notre fleur chérie, soignée pourtant avec une constante vigilance, ne répandra plus pour nous ses parfums délicieux : sous le souffle d'un vent glacé elle a cessé de vivre ; et, sans cesse, en regardant sa pauvre tige morte, je murmure ces mots :

— Ah ! l'heureux temps que celui où mon mari prenait la clef du secrétaire dans sa poche ; où la petite souris languissait dans le garde-manger, et où le saindoux manquait à la soupe !
C. Ribaux.

LA MÉLODIE POPULAIRE

M. l'abbé Bovet, professeur à Hauterive (Fribourg), bien connu dans le monde des chanteurs vaudois, a fait, il y a quelque temps, à Orbe, une conférence fort intéressante sur ce sujet : « La mélodie populaire ». Voici comment la « Feuille d'Avis d'Orbe » a rendu compte de cette conférence :

Voilà un sujet qui n'eût certes pas été pour plaire à des snobs ou à des esprits quintessenciés et précieux. Ce n'est du reste pas à ceux-là que le distingué professeur de Hauterive s'est adressé. En artiste d'abord, en homme ensuite, il a compris toute la délicate simplicité de la chanson populaire, en même temps que sa grande valeur éducative. C'est pourquoi, depuis plusieurs années, il a entrepris de la faire mieux connaître et, en luttant contre les faux goûts du jour, les lestes et équivoques chansons des bars exotiques, de lui redonner toute sa saveur originelle. Car la chanson est éternelle au cœur de l'homme, au même titre que sa sœur la poésie pastorale. Elle est simple, naïve comme toute manifestation spontanée, assez diverse toutefois, pour exprimer toute la gamme des sentiments humains : tantôt allègre, maligne, guillerette ou même doucement ironique, tantôt dolente et d'une indéfinissable mélancolie, telle une cantilène gravement sentimentale ou une complainte d'une pénétrante langueur. Tout imprégnée de parfum du terroir, elle célèbre le pays natal, le labeur rustique, la famille, la chaumière, si chère.

La chanson fut extrêmement simple d'abord, synthétique si l'on peut dire, rudimentaire à la façon suave d'une mélodie, née d'un friselis de

feuilles remuées ou de vibrations de roseaux agités par le vent au bord de quelque grève d'Arcadie. Les Grecs, peuple d'artistes, ne nous ont pourtant laissé que quelques fragments d'une musique encore dans sa genèse. Mais avec le moyen âge la chanson populaire s'est développée. Un peuple obscur a fredonné les airs des ménestrels allant dans les campagnes de château en château. Le chant grégorien, qui date de cette époque-là, s'est approprié les éléments essentiels de la musique vocale connue. La chanson populaire est en effet le tronc robuste sur lequel s'est greffé le vivace rameau qu'est la musique classique moderne. Jean-Jacques Rousseau, l'homme de la nature, la préférerait à toutes les savantes complications d'une mélodie raffinée. C'est qu'elle est chargée d'émotivité et, comme telle, pénètre plus sûrement dans l'âme.

Aussi bien, quelle influence ne peut-elle pas exercer dans le domaine du sentiment ! N'offre-t-elle pas une diversion charmante dans les veillées, et n'a-t-elle pas cet autre résultat de grouper plus intimement les membres de la famille ! Il suffit parfois d'une chanson pour détourner le cours de sombres pensées ou pour disposer plus favorablement des tempéraments un moment hostiles. La chanson désarme, attendrit, rapproche. Elle donne du coloris à la terne existence et rompt la monotonie des heures. Le soldat chante pour trouver l'étape moins longue et pour tromper sa fatigue. Elle est un exutoire enfin par où s'échappent, en strophes rythmées, la joie ou la tristesse trop longtemps contenues.

Mais si la mélodie populaire utilise généralement les paroles du poète, elle peut au besoin s'en passer. Elle a un sens par elle-même. Ses ressources variées et subtiles expriment avec bonheur toute la gamme des sentiments humains. Elle prolonge la poésie plus pauvre dans ses moyens d'expression.

Ainsi la chanson a sa beauté propre ; par ses touches légères, elle poétise délicatement notre existence et, à ce titre, doit être grandement appréciée.

M. l'abbé Bovet avait illustré sa causerie de chants appropriés : *Le joyeux berger*, *La bergère*, imitée du XVI^e siècle ; *Les souvenirs du temps passé*, œuvres dont il est l'auteur ; *La chère maison*, de Dalcroze.

Un pimpant armailli fribourgeois, de douze ans, le secondait. Il chanta avec une simplicité et une aisance remarquables, de sa voix cristalline comme l'eau des sources de sa verte Gruyère, plusieurs des œuvres de son maître, parmi lesquelles nous retenons la *Marche de la maîtrise de St-Nicolas*, et la *Chanson de la Sarine*.

M. l'abbé Bovet est, avec Jacques Dalcroze, l'un de ceux qui ont le plus fait pour la chanson populaire parce qu'ils ont le mieux compris tout ce qu'on pouvait tirer d'elle, non seulement comme valeur éducative et morale, mais comme maintien de nos traditions et de notre originalité. Il est l'un des gardiens le plus précieux de l'âme du Pays romand.
G. T.



TRAVAUX DE LA VIGNE AU PRINTEMPS

*Quand revient le printemps,
Martin travaille et peine
Dans sa vigne et son champ,
Portant sa hotte pleine
D'un engrais bienfaisant !
Et hop, hop, hop !
Tout le jour se démène,
Et hop, hop, hop !
Le pas lourd et pesant !*

*Quand revient le printemps,
Au pays de la vigne,*

*Par bon ou mauvais temps,
C'est partout la consigne
De tailler chaque plant !
Et tac, tac, tac !
On passe entre les lignes,
Et tac, tac, tac !
On coupe les sarments !*

*Quand revient le printemps,
Le jossour sur l'épaule,
Martin en sifflotant,
Bien muni de sa fiole,
S'en va tranquillement
Et tap, tap, tap !
De son pas benévole,
Et tap, tap, tap !
Fossoyer tout content !*

*Quand revient le printemps,
Martin bêche et provigne,
Replante en chantonnant,
Ses échelas en ligne !
Jusqu'au soleil couchant !
Et pan, pan, pan !
C'est la besogne digne
Et pan, pan, pan !
Qu'il remplit tous les ans !*

Louise Chatelan-Roulet.

BANQUET DE FIN D'ANNÉE

DURANT toute l'année, ils se sont réunis, une fois par semaine, dans la haute salle à plafond caissonné. Sous la lampe électrique, ils ont examiné des rapports de police, des lettres de solliciteurs et des circulaires gouvernementales. Les coudes sur le tapis vert, ils ont donné leur avis, après quoi, le syndic résumait la discussion en phrases lapidaires que le secrétaire s'efforçait de relever dans son gros registre.

Et les séances se sont succédées, toutes pareilles, sous la même lampe électrique, près de la cheminée où, en avril encore, il faut entretenir la flamme.

Aujourd'hui, ils font relâche. Au diable les discussions, les ennuis, les tracasseries. C'est le banquet de fin d'année que personne ne manque — personne, pas même l'huissier à qui, chaque fois, incombe le soin de préparer le menu.

Après qu'ils eurent gouverné leur bétail et porté le lait à la fromagerie, ils allèrent « se recharger » comme ils disent. On se rase devant le miroir, on passe — quand c'est encore possible — un peigne dans les cheveux et l'on met ses habits du dimanche. C'est ainsi que, les uns après les autres, ils arrivèrent au *Café des Balances*. Ils évitèrent d'entrer dans la salle à boire pour ne pas donner l'éveil aux hommes qui y étaient attablés.

— C'est en-haut, disait le pintier, obséquieux et bon enfant. En-haut, la première porte à droite.

Une petite salle à manger au plancher de sapin fraîchement verni. Un vieux tapis assourdit les pas et la table rectangulaire occupe presque toute la place. A l'angle, il y a une cheminée surmontée d'une pendule et, contre les parois, de vieilles gravures.

Sans se faire prier, ils ont pris place. Le syndic d'abord, au haut de la table, puis les municipaux et enfin le boursier et le secrétaire. L'huissier s'est assis non loin de la porte, afin de pouvoir, sans déranger personne, descendre et remonter l'escalier de la cave.

Sur la table, recouverte d'une nappe blanche, les couverts brillent et, devant chaque assiette, il y a plusieurs verres. L'un surtout attire leur attention. C'est un verre à sirop contenant avec une petite cuiller, deux morceaux de sucre.

Quand tout le monde est là, le pintier entre joyeux et guilleret. Il a mis un nouveau gilet de chasse et porte — comme d'habitude — son éternelle calotte de velours noir et ses pantoufles brodées. Il tient, comme un objet précieux, une haute bouteille verdâtre portant une étiquette sur laquelle on a écrit quelque chose d'il-